

## Bernard Nominé

### Il y a des traces sur l'*amur* \*

En s'amusant à dire qu'entre homme et femme il y a l'amur, Lacan condense ce qu'il veut nous faire entendre. Certes entre homme et femme il y a l'amour, mais il y a aussi un mur. Il n'y a d'ailleurs pas de quoi s'en lamenter. Considérons plutôt les vertus du mur puisqu'il est le lieu nécessaire à toutes les représentations. *Homme* et *femme* sont des semblants qui copulent sur le mur du discours, puisque tout discours a la structure d'un mur à la surface duquel on voit apparaître des semblants, que l'on associe entre eux pour produire du sens. Mais il ne faut pas oublier qu'au-delà du mur des représentations il y a ce fameux objet *a* qui fait le mur d'une autre façon.

Outre la métaphore du mur, il y a aussi l'amure, terme de la marine à voile. C'est le cordage frappé au bord libre de la voile qui passe par un trou de la coque à bâbord ou à tribord et qui se borde sur le bord opposé. Ainsi, selon que l'on borde l'écoute à tribord ou à bâbord, on dit que l'on navigue tribord amure ou bâbord amure. L'amure est en navigation à voile une allure, c'est-à-dire une direction que l'on prend par rapport au lit du vent. Après tout, on pourrait se laisser aller à dire qu'on peut se donner, au choix, l'amure d'un homme ou l'amure d'une femme. Cela ravirait les fervents partisans des *gender studies*, très en vogue dans nos universités.

À vouloir réduire le réel du sexe à une combinatoire purement signifiante, donc purement dialectique, on va peut-être un peu vite en besogne. Quand j'évoque cette affaire de prendre l'amure d'un homme ou l'amure d'une femme, ce n'est jamais qu'une allure. Certes

---

\* Intervention faite à Paris le 12 décembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 21 novembre 1972 du séminaire *Encore* allant de « Alors, d'où ça part ce qui est capable [...] » jusqu'à « la jouissance du corps de l'Autre ? » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11).

efficace, au moins dans un premier temps, mais rapidement ça tourne court puisque à la sortie du *Bal des incohérents*, cher à Alphonse Allais, ce n'est jamais lui, jamais elle non plus, la méprise est inscrite sur le billet d'entrée.

*Il y a des traces sur l'amour* et ces traces, forcément suspectes, viennent faire obstacle à la réduction complète du sexe à la comédie signifiante du genre. Il serait parfaitement inopérant d'opposer le réel du sexe au symbolique du genre. Ce n'est pas ou l'un ou l'autre. On aurait tout intérêt à considérer, plutôt, comment ils se nouent par l'intermédiaire de l'imaginaire du corps.

*Il y a des traces sur l'amour* et ces traces nous renvoient à ces signes qui apparaissent sur le corps, ces caractères sexuels dits secondaires. Pour être secondaires, ils n'en sont pas moins réels. Mais, dans cette leçon d'*Encore* que nous commentons, Lacan dit cette phrase qui m'a longtemps laissé perplexe : « Ce ne sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre. » S'il précise la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre, c'est qu'il s'agit du corps symbolique. Eh bien, je crois que ce corps symbolique est certainement marqué d'un genre, mais n'est pas sexué. Les traces réelles du sexe sont sur l'amour mais elles restent en marge du corps symbolique, de la même façon qu'elles sont éliminées de l'image idéale.

Je pourrais illustrer ce point par l'évocation de l'histoire d'un patient, un homme d'une quarantaine d'années qui est venu me consulter, pressé par sa femme de mettre fin à des pratiques de travestissement et des fréquentations assidues de sites transsexuels qu'elle venait de découvrir. Cet homme porte des traces évidentes, des caractères sexuels secondaires, qui lui donnent une allure masculine très marquée, et j'avoue que je l'imagine mal travesti en femme, à moins qu'il veuille se recycler dans le comique troupier. Dans son histoire, on repère qu'il a été élevé par une mère célibataire, le père alcoolique ne s'est jamais intéressé à lui. Très vite il se souvient que sa mère s'amusait à l'habiller comme une petite fille.

Ses pratiques de travestissement n'ont commencé qu'au moment où il a été père pour la première fois. Il cherche vraiment à se défaire de ses mauvaises habitudes parce qu'il ne veut pas perdre sa femme. Il l'aime, mais depuis qu'il en a fait la mère de son premier enfant, il ne cherche plus à en faire son symptôme.

Son symptôme, c'est lui-même, travesti en femme et dans des circonstances bien particulières. Il travaille en soirée jusqu'au cœur de la nuit. Près de son travail il a localisé ce qu'il appelle un point-relais, où des gens viennent déposer des vêtements dont ils n'ont plus l'usage. Il a trouvé le moyen d'ouvrir le container et il choisit les chaussures, jupes et sous-vêtements. Par ailleurs, il s'est acheté une perruque et des bas. Avec cet attirail, pratiquement chaque nuit au sortir de son poste de travail, il prend sa voiture, fait quelques kilomètres, se gare dans un endroit reculé en rase campagne, se travestit, se maquille et reprend le volant travesti en femme. Il parcourt une quinzaine de kilomètres sur la grand-route, très excité de pouvoir tromper le monde et vaguement angoissé à l'idée d'être démasqué. Puis, se rapprochant de son domicile, il gare sa voiture dans un nouvel endroit tranquille, se démaquille, se change et rentre chez lui pour retrouver sa famille endormie.

Il ne peut s'empêcher également d'aller visiter des sites internet sur lesquels il peut assister à des ébats entre hommes et transsexuels. Mais les conditions de sa jouissance ne sont pas claires. Jouit-il de s'imaginer à la place de cette femme dotée d'un pénis et subissant la sodomie ? Ou jouit-il à l'idée de sodomiser un homme féminisé ? En tout cas il m'assure qu'il ne se sent pas homosexuel.

Son plaisir, c'est de se regarder en femme. Mais surtout pas dans un miroir. Il me le précise. Il se maquille dans le petit miroir de courtoisie de sa voiture qu'il a garée loin de tout réverbère, bref, il se regarde en femme depuis un point symbolique qui est sans doute l'idéal du moi d'où sa mère le regardait. Ce corps symbolique de femme qu'il incarne dans ce moment-là scotomise le réel de ses caractères sexuels secondaires, que ni son maquillage ni son accoutrement ne peuvent élider.

Le jour où il m'a décrit dans le détail son rituel de la nuit, je me suis permis d'émettre des doutes sur la valeur esthétique de l'image féminine produite. Bref, j'opérai ainsi un petit changement de perspective au point qu'il a cessé un temps de se voir dans ce corps symbolique de la jolie femme vu depuis le regard de l'Autre. À la place il s'est dit : « Mais de quoi ai-je l'air comme ça ? » et l'envie lui a passé. Il a tenu six mois et il s'est mis à espacer nos rendez-vous avec toutes sortes d'excuses. De toute façon il allait très bien, il était libéré de son

addiction et n'avait plus grand-chose à me dire, jusqu'au jour où il est revenu m'annoncer que tout avait repris de plus belle.

La jouissance du corps de l'Autre est chez lui purement auto-érotique. Il jouit du corps symbolique qu'il se sent être quand il recouvre son être masculin de ces habits féminins. Habituellement, on jouit plutôt d'un corps que l'on déshabille. Chez lui, c'est le contraire, il jouit d'un corps qu'il habille. Si pour Lacan *l'habit aime le moine*, on pourrait ajouter *et le moine le lui rend bien* puisque l'amour est toujours réciproque. Mais ce qui reste élidé dans l'affaire, ce sont ces traces sous la bure, corrélats de ce point de regard au-delà de l'amour.

Si la jouissance du corps de l'Autre n'est pas le signe de l'amour, on pourrait se demander de quoi elle fait signe. Je vais prendre la question par le biais du *jouir de*. Jouir de quelque chose, c'est le posséder. Concernant ce qui se passe au lit entre deux partenaires, si l'un jouit du corps de l'autre, ça ne dit rien sur ce que l'autre ressent de ce que l'on jouisse de son corps. Laissons en suspens cette question brûlante pour certains.

Je jouis de ton corps revient à dire que « ton corps devient la métaphore de ma jouissance <sup>1</sup> ». Vous reconnaissez là la fonction du symptôme comme partenaire, celui dont le corps métaphorise la jouissance de l'autre. Autrement dit, jouir du corps de l'autre fait signe non pas de l'amour mais du symptôme. Mais à qui cela fait signe ? Pas à celui qui fait du corps de l'Autre la métaphore de sa jouissance, celui-ci ne voit pas le signe, c'est plutôt le partenaire qui le perçoit, et encore, il faudrait préciser, cela fait signe à son inconscient.

Opposer le symptôme à l'amour est très classique. La libido masculine tend à dissocier le partenaire, la femme de l'amour d'un côté et la femme symptôme de l'autre. L'homme jouit du corps de la femme symptôme et aime la femme de l'amour. Cette tactique masculine classique n'interdit pas qu'une femme puisse l'utiliser elle aussi. Mais c'est quand même moins courant. Les femmes que j'écoute sont en majorité plus intéressées par l'idée d'unifier leur objet d'amour et font tout ce qu'elles peuvent pour que leur partenaire en fasse autant. Il y a toujours dans l'amour cette visée vers le Un.

---

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, séance du 7 juin 1967, inédit.

J'ai entendu parler d'une femme venue entreprendre une analyse pour traiter le malaise qu'elle vit dans son couple. Elle aime un homme qui le lui rend bien, c'est donc un amour, au vrai sens du terme, c'est-à-dire un sentiment réciproque. Mais le petit problème c'est que, lui, il préfère en trouver d'autres, des femmes de passage, des femmes dont c'est le métier, pour assurer la fonction du symptôme. Donc cette femme souffre dès que son mari s'échappe, car elle sait très bien où il va. Elle ne veut pas s'en plaindre auprès de lui parce qu'elle a peur de le perdre.

Comme ils s'aiment, ils essayent en toute loyauté de remédier à cette affaire et le monsieur souhaite ardemment initier son épouse au rôle de symptôme qu'il voudrait lui faire jouer. Pour cela, il voudrait la faire entrer dans une boutique spécialisée. Elle s'y refuse dans un premier temps, puis elle finit par accepter à la condition que ce soit lui qui choisisse les accessoires qu'il voudrait lui voir porter. Surprise ! Ce que cet homme a choisi pour sa femme, c'est un gode-miché monté sur une ceinture. Ce dont cet homme pur jus rêve, c'est d'occuper la place du symptôme pour son épouse équipée avec cette prothèse.

Cette patiente souffre de ne pouvoir trouver sa place de symptôme auprès de l'homme qu'elle aime parce que, sans doute, elle ne veut pas voir que cela implique qu'elle adopte sa perversion et fasse *comme si* elle faisait de lui son symptôme.

Évidemment tout est dans le *comme si, c'est pour de rire* comme disent les enfants. Parce qu'en fait, elle, elle n'y tient pas. Si elle s'y résolvait, ce ne serait que par amour. Mais ce serait risqué car rien ne garantit qu'à accepter cette pantomime elle conserve son statut de femme aimée. La crainte de perdre cet amour est chez elle équivalente à l'angoisse de castration.

Quant à lui, au-delà de l'usage significatif qu'il fait du phallus pour faire objection au service à rendre à sa partenaire, il veut qu'elle soit le phallus puisqu'il l'aime mais il lui demande aussi de faire semblant de l'avoir. Ce qui lui permettrait à lui de goûter à la jouissance féminine sans avoir à faire la femme pour un homme, c'est-à-dire sans subir la castration.

Dans les vicissitudes de ce couple, on voit que les efforts faits par ces deux-là pour essayer d'unifier leur vie amoureuse sont vains

parce que, quoi qu'ils fassent, la castration sera toujours au rendez-vous. Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit de l'effort fait par chacun d'eux pour faire porter sur l'autre l'effet de la castration.

« Pour se faire une saine idée de l'amour, il faudrait peut-être partir de ce que, quand ça joue mais sérieusement entre un homme et une femme, c'est toujours avec l'enjeu de la castration <sup>2</sup>. »

---

2. J. Lacan, « Le Savoir du psychanalyste, Entretiens de Sainte-Anne, 1971-1972 », séance du 6 janvier 1972, dans *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 10.